

BORDERLINE(S) INVESTIGATION # 2

ou

Des solutions bien pratiques aux problèmes posés

Ils reviennent
et ils ont plein de
problèmes !

Un spectacle de
Frédéric Ferrer

REVUE DE PRESSE



©Juliette Parisot

Compagnie Vertical Détour

108 avenue de la République - 93170 Bagnolet
06 30 94 58 30 | contact@verticaldetour.fr | www.verticaldetour.fr

SOMMAIRE

Blog hottellotheatre par **Louis Juzot**, décembre 2022 - p.3

Toute La Culture par **Amelie Blaustein Niddam**, décembre 2022 - p.4

Vivantmag par **Catherine Wolff**, décembre 2022 - p.5

sceneweb.fr par **Vincent Bouquet**, décembre 2022 - p.6

théâtre public par **Jean-Philippe Ferrière**, mai 2023 - p.7

Presse | Borderline(s) Investigation #2

Blog hottellotheatre par Louis Juzot, décembre 2022

Borderline(s) Investigations #2 aborde avec tous les codes et supports des grandes conférences internationales un thème ambitieux : la survie de l'humanité. Conçu et animé par Frédéric Ferrer, géographe et homme de théâtre, il succède à la première conférence du GRAL, Groupe de Recherche et d'Action en Limitologie, consacrée à l'effondrement écologique, et plus particulièrement, à la disparition des Vikings du Groenland.

Cette seconde conférence traite donc de l'avenir de la planète de plus en plus compromise depuis l'avènement de l'anthropocène, depuis que l'espèce humaine en est devenue le maître absolu.

En tant que rapporteur de cette conférence, Frédéric Ferrer se présente en parfait professionnel, doublé d'une tchatche intarissable, d'une élocution aussi nerveuse que ses déplacements sautillants. Il présente les sujets les plus farfelus mais aussi les plus graves en gardant jusqu'à la fin son rôle de maître du jeu, malgré des partenaires incontrôlables,

La première partie de la conférence est plutôt une mise en bouche avec le conflit frontalier suédo-norvégien causé par les rennes, présenté par Karina Beuthe Orr, en suédois. Vient ensuite le sort des capucins à poitrine jaune en Amazonie, présentée par Guarani Feitosa en portugais, le tout traduit en direct par la malicieuse Hélène Schwartz.

Cette dernière n'aura pas le temps de présenter son sujet sur les porcs belgo-mosellans, car le maître des horloges veut rapidement boucler cette première partie qui a déjà dérapé avec le conférencier brésilien, apôtre d'un pain maison dont il est très fier.

La deuxième partie est plus sérieuse car elle aborde à proprement parler le sujet de la survie de la planète. En apparence, le ton est encore plus scientifique et méthodique. Après avoir écarté la migration sur Mars et la survie humaine grâce aux épinards d'un programme de recherche appelé Melissa, il ne reste plus qu'une solution : inverser la progression vertigineuse des émissions de CO₂.

Et là Frédéric Ferrer se livre à une démolition en règle de la formule de Yoichi Kaya, retenue par le GIEC – Groupe d'Experts sur l'Évolution du Climat des Nations-Unies – et autres COP, où la courbe du CO₂ dépend des facteurs démographiques de production de richesse, de consommation d'énergie primaire et d'intensité d'énergie carbonée.

C'est fait avec maestria et un humour destructeur où le maître de cérémonie démonte littéralement une équation réputée évidente, accompagné des incisives permanentes de ses trois comparses qui en rajoutent dans l'absurdie.

Les développements sur le machinisme sont particulièrement savoureux avec dessins et animation à l'appui. Frédéric Ferrer exhume les écrits de James Tilly Matthews sur les machines à influencer le corps, diagnostiqué schizophrène. Cet anglais, né en 1870, n'en décrit pas moins les dangers qui pesaient sur un monde dominé par le machinisme.

Encore plus folle est la reconnaissance internationale dont fit l'objet, dans la première moitié du vingtième siècle, l'architecte allemand Herman Sörgel qui proposait de construire trois barrages géants en Méditerranée. Le projet Atlantropa aurait permis d'unir l'Afrique et l'Europe avec une source d'énergie commune et riche d'avenir. Un tel projet aurait conduit à l'assèchement de la Méditerranée, avec l'effet inverse de celui escompté.

De parenthèse en parenthèse, de boucle en loupe, de digression en franc délire, Borderline(s) investigation #2 démontre la faiblesse de la réponse actuelle, face au défi climatique, même quand elle se pare d'un discours scientifique dans des conférences internationales.

C'est, malgré la fantaisie du spectacle, un constat bien amer : le théâtre peut-il apporter la réponse à travers l'union inattendue d'Anne d'Autriche et de Louis XIII au Louvre un soir d'orage ? Cette conférence finit par un pied de nez historique, costumes comiques à l'appui, et nous assène qu'il faut un plan B pour sortir de l'ornière.

Spectacle réjouissant, parfois un peu trop foisonnant, mais une leçon d'écologie pertinente pour les pas tout à fait nuls.

Louis Juzot

THÉÂTRE



Borderline(s) Investigation #2 : Frédéric Ferrer sauve le monde à la Villette

Le metteur en scène, le plus conférencier qu'il soit, apporte les conclusions du nouveau rapport public du Groupe de Recherche et d'Action en Limitologie (GRAL) sur la petite scène de la Grande Hall. Un spectacle aussi déglingué que nos contradictions climatiques !

En interview lors du premier épisode de Bordelines Investigation, Frédéric Ferrer nous confiait : « C'est un théâtre qui me convient. J'utilise une sorte de « dramaturgie du PowerPoint » et par ce dispositif je mets en œuvre un glissement progressif, au fur et à mesure des slides, afin que le raisonnement et le récit puissent dévisser et se décaler et, in fine, devenir absurdes ou idiots. Car j'aime l'idiotie et l'absurdité. C'est une manière de regarder le monde qui me convient. » Pour cette saison deux qui revient quatre ans après, dont une épidémie au milieu, le procédé est le même. Voici des experts très experts et un conférencier très speed, prêts à tout pour nous prouver que sauver le monde est possible, enfin, peut-être, enfin... c'est pas très sûr !

Au plateau, nous retrouvons Karina Beuthe Orr, Guarani Feitosa, Frédéric Ferrer, Hélène Schwartz et Clarice Boyriven. Tous et toutes sont des chercheurs et chercheuses ayant enquêté sérieusement sur les limites. On trouve des rennes interdits de passer la frontière entre la Suède et la Norvège, des singes patibulaires et quelques éléments sur des cochons pas si bons. Mais l'ensemble de la pièce, le « dossier » pose cette question : l'effondrement de notre civilisation ou la fin du monde. Quelles solutions pour se sortir de tous nos problèmes ? »

Le travail de Ferrer est de faire rire avec le pire. Ils et elles ont beau essayer de nous expliquer dans toutes les langues, et surtout celles qui n'existent pas, que si l'on peut pointer les problèmes, on peut trouver les solutions. La direction d'acteurs et d'actrices est totalement clownesque, les idées fusent entre un fond vert et le mendiant de l'amour d'Enrico Macias !

On rit aux éclats face à ces démonstrations dignes d'une conférence TED sous coke, et en même temps on réfléchit. Tout ce qui est raconté est vrai et les courbes qui grimpent voient toutes rouge. Pour autant, la pièce ne cherche pas à nous faire peur. Nous savons que la planète crève, qu'il ne peut pas y avoir d'infini dans le fini ». Bref, le soleil va s'éteindre et la terre avec, un jour, dans plus si longtemps à l'échelle de l'éternité.

Puisqu'il faut faire avec, Ferrer nous offre des outils et des sources d'espoir. Non tout n'est pas perdu, car quelquefois, le hasard se mélange aux mathématiques. Cela donne du grand et beau théâtre où le plaisir de jouer est communicatif ! On fait quoi alors ? « On continue » comme disait l'autre...



En 2018, je découvrais l'incroyable travail de Frédéric Ferrer à travers « Borderline investigation #1 ». C'est donc peu dire l'attente générée par « Borderline investigation #2 ». Elle n'a pas été déçue.

« Borderline investigation #1 » proposait, à la façon toute décalée de la compagnie Vertical Détour, de faire le constat de l'urgence climatique. Après un court rappel de la première version pour les non-initiés, le deuxième opus passe en revue les solutions possibles. Exit, dans une démonstration désopilante, l'ambition de coloniser une autre planète de notre système solaire. Terriens que nous sommes, nous sommes condamnés à réduire nos émissions de CO2 au risque de périr.

Les solutions possibles sont contenues dans l'équation de Kaya. Frédéric Ferrer et ses quatre acolytes nous y embarquent à la recherche du bon levier à actionner pour devenir enfin raisonnables. C'est loin d'être gagné mais le « deus ex machina » final a le mérite de nous divertir.

La série des « Borderline investigation » est beaucoup plus théâtrale que les autres conférences gesticulées de Frédéric Ferrer. Le #2 ne déroge pas à la règle. La présence de 4 comédiens, tous sonorisés n'est pas étrangère à cette théâtralité. Ça joue, ça titille le conférencier, ça part dans l'hyperbole et l'absurde. Ainsi de cette chercheuse qui fait sa communication en suédois mais qui traduit ensuite son collègue brésilien en un excellent français. Et puis il y a les écrans : les inénarrables powerpoint de Ferrer d'abord, projetés sur trois supports ; mais aussi de fausses interviews de sommités scientifiques sur fonds verts lesquels permettent toutes les incrustations possibles. Il y a toutes ces trouvailles scéniques qui réjouissent l'œil et dynamisent le propos. Il y a cette ouverture du fond de scène qui donne de nouvelles perspectives. Il y a enfin deux scènes jouées en costume et qui insufflent le rire au cœur d'un discours scientifique rigoureux mais anxiogène. Face au suicide collectif qui nous menace, le théâtre serait-il le seul espoir qui nous reste ? C'est ce que suggère « Borderline(s) investigation #2 ». Et si Borderline investigation était un classique, on aurait pu l'appeler « ô rire, ô désespoir ».

Catherine Wolff

Borderline(s) Investigation #2 : le sens des limites de Frédéric Ferrer

L'auteur et metteur en scène est de retour, à La Villette, pour clore son diptyque consacré aux frontières du monde et au réchauffement climatique, entre savoirs authentiques et bouffées délirantes.

Rivé à son inamovible pupitre [<https://sceneweb.fr/le-probleme-lapin-cartographie-7-de-frederic-ferrer/>] , armé de son traditionnel diaporama, Frédéric Ferrer se lance dans un sondage. « Combien d'entre vous ont assisté à la présentation du premier rapport du GRAL ? », interroge-t-il à la cantonade. À vue de nez, un quart des spectateurs se manifestent et acheminent leur appartenance au club, plutôt fermé, des chanceux ayant assisté au premier volet de Borderline(s) Investigation [<https://sceneweb.fr/borderlines-investigation-1-de-frederic-ferrer/>] présenté, il y a quatre ans, dans cette même salle de La Villette. Histoire de rétablir l'équilibre entre néophytes et initiés, sans prendre le risque d'ennuyer ces derniers, le patron de la compagnie Vertical Détour esquisse en préambule un bref rappel des bases : composé de plusieurs dizaines de « chercheurs » internationaux, le Groupe de Recherche et d'Action en Limitologie (GRAL) mène des enquêtes de terrain pour « décrire et expliquer les limites des systèmes qu'ils soient vivants ou non-vivants, naturels ou construits ». À commencer par celles qui ont trait, de près plus que de loin, au réchauffement climatique.

Entouré de ses fidèles experts Karina Beuthe Orr, Guarani Feitosa et « l'inénarrable » Hélène Schwartz, le maître de cérémonie déroule, conformément aux codes de ce type de conférences et avec ces petites hésitations langagières qui trahissent le stress de l'orateur, le plan de son second rapport. À la suite de trois présentations « de cinq minutes maximum », nous assure-t-on, consacrées aux rennes suédo-norvégiens, au capucin à poitrine jaune et à la peste porcine qui sévit à la frontière entre la Wallonie et la Meurthe-et-Moselle, le collectif promet de passer l'essentiel de son temps à imaginer des solutions pour endiguer le changement climatique, empêcher l'effondrement à venir et, en définitive, « sauver le monde » et les Hommes. L'entreprise est ambitieuse, prometteuse, et exécutée avec le plus grand sérieux.

Après avoir rayé de la carte toutes les planètes du système solaire comme solutions de repli potentielles pour l'espèce humaine, Frédéric Ferrer décortique méthodiquement, et à grand renfort de pédagogie, l'équation de Kaya. Développée par l'économiste japonais Yoichi Kaya en 1993 dans son ouvrage *Environment, Energy, and Economy : strategies for sustainability*, elle se résume comme suit : $CO_2 = population \times (PIB/population) \times (énergie/PIB) \times (CO_2/énergie)$. À en croire ce produit de ratios, il suffirait donc, pour diviser les émissions de CO_2 par trois d'ici 2050 – condition sine qua non de limiter le réchauffement climatique à $+1,5^\circ$ en 2100 –, de réduire d'autant la population, la richesse par habitant, l'intensité énergétique de la production ou l'intensité carbone de l'énergie. Accessible sur le papier, l'objectif se révèle beaucoup plus compliqué à atteindre lorsqu'on prend conscience que derrière chacun de ces leviers se cachent une série de dilemmes et autres problèmes éthiques, technologiques et/ou politiques que Frédéric Ferrer et son équipe s'emploient à détailler, et à passer au banc d'essai.

Ainsi exposé, le projet Borderline(s) Investigation #2 pourrait passer pour ce qu'il n'est pas : rébarbatif, complexe et plombant. Il est au contraire, et tout à la fois, théâtralement réjouissant, scénique truculent et intellectuellement stimulant. Car avant d'être des « chercheurs » de pointe, les comédiens de Vertical Détour sont des pieds nickelés, capables de s'approprier la forme conférencière pour mieux la détourner. Leurs obsessions – pour les Vosges ou la fabrication du pain maison –, leurs oritures inutiles et leur façon de vouloir en mettre plein les yeux avec des moyens ridicules constituent autant de grains de sable qui, au milieu de savoirs authentiques et documentés, provoquent de belles embardées, sous-tendues par une logistique scénique d'une extrême précision. Si tout est vrai dans ce faux rapport, y compris le projet Atlantropa de l'architecte allemand Herman Sörgel qui envisageait de construire plusieurs barrages hydroélectriques pour assécher la mer Méditerranée, alimenter l'Europe en électricité et créer de nouvelles terres à coloniser, tout n'en reste pas moins drôle et accessible. Façon, au-delà de la réaction suscitée par ces lanceurs d'alerte en goguette, de rire pour ne pas en pleurer.

Vincent Bouquet

Errer et bifurquer dans les savoirs de l'Anthropocène

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC FERRER, RÉALISÉ PAR JEAN-PHILIPPE FERRIÈRE

Depuis 2006, Frédéric Ferrer consacre l'essentiel de son travail théâtral à l'exploration, aussi documentée que cocasse, des bouleversements écologiques du monde contemporain, dont il retrace les généalogies, et interroge les devenirs dans le cadre de trois grands cycles de création : *Chroniques du réchauffement* (2006-2015)¹, *Atlas de l'Anthropocène* (depuis 2010)² et *Borderline(s) Investigations* (depuis 2019)³.

JEAN-PHILIPPE FERRIÈRE : La première fois que tu emploies le mot « Anthropocène », en 2010, il y a peu de gens alors qui connaissent ce mot. Pourquoi avoir adopté ce concept, sachant que, par ailleurs, il fait controverse ?

FRÉDÉRIC FERRER : Je le reprends parce que je viens, par la géographie, des sciences dures : la géomorphologie, la géologie et la climatologie. Au départ, ce sont ces sciences qui m'intéressent le plus dans la géographie, davantage que les sciences humaines, comme si j'avais besoin de mettre le territoire avant de mettre les hommes dessus.

L'idée que l'on serait entré dans une nouvelle ère géologique, et que l'être humain en est le responsable, était en discussion parmi les géologues et au sein de la commission de stratigraphie. Je trouvais cette histoire passionnante. À un moment donné, une espèce vivante, sur Terre, a acquis une force telle qu'elle est capable de changer des choses qu'on pensait inchangées par une espèce vivante, comme le climat, comme le cycle de l'eau, comme la nature des sols... C'est pour cela que je mets « Anthropocène » : parce qu'on a basculé dans un autre temps.

On peut également discuter des causes et des origines de l'Anthropocène. Est-ce le capitalisme, à la révolution industrielle, qui nous a fait basculer dans ce monde-là ? Ou bien la sédentarisation, qui a produit

la domestication, et donc la manipulation du vivant ? Toutes ces questions sont géniales.

J.-P.F. : Tu fais référence, dans certains de tes spectacles, à des essais qu'on a beaucoup commentés et critiqués : *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, ou *Effondrement*, de Jared Diamond. Pourquoi t'es-tu intéressé à eux ?

F.F. : *Comment tout peut s'effondrer* m'a beaucoup nourri pour écrire *Borderline(s) Investigation #1*. Peut-être parce que je suis un ancien géographe, je me sentais très proche de leur façon de procéder, très éclectique, à la manière de la méthode déployée en géographie. La géographie, c'est vraiment la science de ceux qui ne sont spécialistes de rien, mais qui vont chercher dans toutes les autres sciences de quoi créer une synthèse que personne ne va faire à part eux. Pour dire

1- Ce cycle comporte cinq spectacles, dont une présentation détaillée est accessible sur le site de la compagnie.

Voir www.verticaldetour.fr/?-Chroniques-du-rechauffement

2- Ce cycle comporte à ce jour sept « cartographies ».

Voir www.verticaldetour.fr/?-atlas-de-l-anthropocene

3- Ce cycle comporte à ce jour deux spectacles.

Voir www.verticaldetour.fr/?-Borderlines-Investigations

un territoire, sa complexité, l'enchevêtrement des héritages, on va aller du côté des sciences dures, de la géologie, de la climatologie, et puis aussi de la géomorphologie, et puis après de la biogéographie, et puis après des sciences humaines, sociales, historiques. Et je trouvais leur constat implacable, très documenté, avec une très grande liberté de ton et de contenu, et un tas de références mises en lien. C'est vraiment un livre qui m'a beaucoup nourri, que j'ai beaucoup aimé, et qui m'a donné l'idée d'aller chercher dans d'autres disciplines.

Quant à Jared Diamond, pour moi, c'est monumental. Mais quel art incroyable de raconter et de mettre en jeu des civilisations, de prendre en compte la petite et la grande échelle et de montrer la complexité ! Tout ce que la géographie essaie de faire. Quand il montre l'effondrement des Vikings, auquel je suis revenu de manière obsessionnelle dans plusieurs travaux⁴, c'est magnifique, parce qu'il compare différents facteurs. Certes, il se trompe — on sait que c'est faux, ce qu'il raconte sur les Vikings. Je me suis beaucoup amusé, dans *Borderline(s) Investigation #1*, à questionner cela. Mais il n'empêche que sa démarche, ce travail colossal et très sourcé pour fabriquer un récit possible, je trouve ça génial. C'est ce que j'essaie de faire : prendre ce dont je vais avoir besoin, quel que soit l'endroit d'où ça vient. Je vais questionner bien sûr la vérité du document, mais ce qui m'intéresse, c'est de le mettre dans un raisonnement où il va être à côté d'autres pièces qui n'ont pas le même statut, ni les mêmes sources, et qui permettent de faire des liens auxquels on n'aurait pas pensé, incongrus, pour dire la complexité. Parce que la vie, tous les phénomènes humains et non humains, civilisationnels, ne peuvent pas relever d'un unique champ de savoir, et ils ne suivent pas une seule ligne. Je pense que c'est beaucoup plus rhizomatique, ça ressemble beaucoup plus à un terrier de lapins : ça part dans tous les sens. J'aime bien travailler par associations.

J.-P.F. : Ce travail « rhizomatique », est-ce une caractéristique forte de ta démarche ?

F.F. : Mes enseignants me disaient de développer mon fil, de ne pas partir dans tous les sens. Combien de

fois ai-je vu dans la marge : « Hors sujet. » Aujourd'hui, mon travail, ce n'est que de chercher le hors-sujet. Je le souhaite, je le cherche, parce que je trouve qu'il permet vraiment de dire le sujet comme jamais. Quand je vois une piste nouvelle, qui semble être en dehors de celle qui va m'amener à la résolution, je la prends quand même pour voir ce qu'elle va me permettre de faire ; je m'y engage et me laisse aller à tout ce qui peut advenir, survenir. C'est ce qui va faire, précisément, pratique artistique. Création. Ce que fait Deleuze avec les tiques⁵ : si une espèce vivante me permet d'avancer dans la pensée, parce qu'elle a une organisation différente de la nôtre, je ne me prive pas d'aller voir par là. Jean-Marc Jancovici⁶ est brillant, parce qu'il est dans une démonstration implacable. Moi, je n'ai pas le même objectif : je privilégie tout le temps l'errance et le fait que le chemin va bifurquer, à un moment donné. Cela va beaucoup plus ressembler à un lapin, à une course de lapin, c'est clair.

J.-P.F. : Tu emploies parfois, pour décrire ta dramaturgie, l'expression « moteur explicatif » : tes spectacles sont guidés par une logique démonstrative, qui se situe scientifiquement à la croisée des chemins. Mais, en même temps, tu es complètement ouvert au « vent de l'éventuel », comme disait André Breton...

F.F. : Je me reconnais dans cette phrase de Breton. Je vais donner un exemple. Alors que j'étais au début de l'écriture de *Borderline(s) #1*, je longe en voiture un champ où il y a des vaches. Et je les vois, ces vaches, qui me regardent. Je m'arrête. Et je vais leur demander pourquoi elles sont là, pile à cet endroit-là de la barrière, pourquoi elles ne se sont pas mises à côté, pourquoi elles stationnent toutes là, groupées les unes à côté des autres. Et donc, j'y vais, je prends mon téléphone, je les filme, je leur pose ces questions : « Mais qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi vous vous êtes mises là ? Qu'est-ce que vous attendez là ? Pourquoi à ce poste-là ? » Elles ne me répondent pas, évidemment... Je ne sais même pas pourquoi je fais tout ça. Mais je me dis que ça va être dans *Borderline(s)*, parce que c'est un projet qui pose la question des limites, et que là, je suis devant une clôture, donc une limite. Ce sont des vaches, donc bientôt potentiellement de la viande, et je sais que je peux tirer plein de fils à partir de là. Comme un géographe, je pars d'un endroit précis : ces vaches à un endroit précis dans le champ. Est-ce que je peux trouver une explication ? Il y a tout un faisceau d'enquêtes possibles. De retour dans la voiture, j'écoute la radio et j'entends une émission sur Lascaux. On parle des aurochs et des vaches dans la grotte. Je sors de mes vaches et j'entends ça, il y a un lien évident. Dans *Borderline(s)*, tu retrouves tout. Et c'est né comme ça, d'un truc qui est advenu pendant une matinée. Et qui a ensuite été pour moi un

4- *Les Vikings et les satellites*, cartographie 2, cycle *Atlas de l'Anthropocène* (2010) ; *Borderline(s) Investigation #1* (2018).

5- *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, « A comme Animal », documentaire de Pierre-André Boutang et Claire Parnet, 1988-1989.

6- Ingénieur, consultant, enseignant et conférencier, spécialisé dans les questions « climat-énergie ». Il est le cofondateur du cabinet de conseil Carbone 4 et de The Shift Project, association qui a pour objectif d'éclairer et d'influencer le débat sur la transition énergétique.



Borderline(s) Investigation #1, spectacle-conférence de Frédéric Ferrer, compagnie Vertical Détour, 2018. © Mathilde Delahaye.

questionnement sur l'élevage, l'industrialisation de l'élevage, la domestication...

C'est pour cela que je trouve la géographie passionnante: elle permet d'englober toutes les histoires. Quand on fait de la géographie et qu'on est sur un territoire donné, on passe du témoignage de la personne qu'on a en face de soi, un viticulteur, par exemple, au nuage qui est passé hier, à la petite bête qui est dans le sol, ou à sa femme qui est partie... Ces multiples choses n'ont a priori aucun rapport entre elles, mais elles vont faire la vérité de ce territoire-là à ce moment-là. Et je trouve cela d'une force, d'une poésie, d'une puissance... C'est ce que je cherche à faire: construire une vision kaléidoscopique du réel. Parce que ça ne peut pas être autre chose que cela. Mais avec le fort désir de ne surtout rien démontrer et toujours questionner. «Mettre un point d'interrogation sur le plateau», comme disait Armand Gatti, et ne pas faire autre chose que cela, surtout pas. Que ça donne envie au public d'aller voir ailleurs, de questionner, de poursuivre l'interrogation.

J.-P.F.: Ce questionnement raconte aussi l'effort de compréhension, chemin faisant, de ce qu'est l'Anthropocène. Dans quelle mesure la forme des «cartographies»⁷ participe-t-elle de ce cheminement?

F.F.: Les cartographies s'inscrivent dans la continuité d'une préoccupation, d'un effort de compréhension, qui m'occupe depuis longtemps. Dans les années 1980, alors que j'étais étudiant en géographie, j'ai commencé, à un moment où on n'en parlait pas du tout, à m'intéresser aux questions climatiques. Je m'étais spécialisé en climatologie et en géomorphologie. J'étais passionné par la façon dont le climat est producteur d'histoires. Par la suite, je me suis intéressé au changement climatique dans mes spectacles⁸. Les cartographies qui composent *l'Atlas de l'Anthropocène* prolongent ce questionnement, mais elles aussi traduisent mon intérêt pour l'art de la conférence, mon envie de travailler sur des formes qui privilégient

7- Les cartographies constituent un ensemble de sept conférences théâtralisées, regroupées dans *l'Atlas de l'Anthropocène*:

À la recherche des canards perdus (2010), *Les Vikings et les Satellites* (2010), *Les Déterritorisations du vecteur* (2012), *Pôle Nord* (2013), *WOW!* (2015), *De la morue* (2017), *Le Problème lapin* (2021).

8- On peut citer notamment, parmi le cycle des *Chroniques du réchauffement* (consistant en une exploration des paysages humains à travers le prisme du changement climatique): *Mauvais temps* (2006), *Kyoto Forever* (2008) ou encore *Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer le réchauffement climatique* (2010).



Le Problème lapin. Cartographie 7, spectacle-conférence de Frédéric Ferrer, compagnie Vertical Détour, 2021. © Vertical Détour/Le Vaisseau.

l'oralité. Le croisement de ces deux aspects me paraissait pertinent. Il permet, par l'oralité, de s'ajuster en permanence à l'immédiateté des changements.

Car ce qui caractérise l'Anthropocène, c'est la vitesse à laquelle ça va, mais aussi la rapidité et l'immédiateté des travaux qui le documentent, d'un point de vue aussi bien scientifique que philosophique. Ce n'est pas seulement une accélération des phénomènes, c'est une accélération de nos perceptions, des changements de paradigmes à mettre en place, et du nombre de gens qui travaillent sur ces questions-là. Il y a une grande richesse de production sur cette question, comme en témoigne, par exemple, aux éditions du Seuil la collection «Anthropocène» dirigée par Christophe Bonneuil.

Je trouve qu'il y a une accointance heureuse entre l'art de la conférence, qui met en jeu le réel et qui est une forme mouvante, et la thématique de l'Anthropocène. Elle permet vraiment de dire la complexité des questions en jeu, et de bien les traiter. Et puis les changements sont tellement rapides qu'il y a un besoin de comprendre ce qui est en train de se passer. Parce que la conférence s'attaque à cette immédiateté-là, il y a des chances qu'elle sonne juste, vis-à-vis des attentes de ses contemporains. Elle correspond à une envie de comprendre ce qui nous arrive.

J.-P.F. : Au-delà de la forme de la conférence, le théâtre n'est-il pas un endroit privilégié pour parler de l'Anthropocène et représenter les questions qu'il soulève ?

F.F. : Ce qu'apporte le théâtre, c'est le public réel et les acteurs réels ; donc l'immédiateté du questionnement tous ensemble. Ce n'est pas nouveau, les Grecs venaient poser de vraies questions au théâtre. L'Anthropocène est un moment de bouleversement complet, qui suppose qu'on remette en question nos savoirs, nos modes de vie, qu'on trouve des solutions, qu'on explore des pistes, et le théâtre, lui, est un art du questionnement tous ensemble : le lien est donc rapidement fait. Entre l'Anthropocène, qui est un point d'interrogation pour nous, et le théâtre, qui est l'endroit où l'on peut se poser des questions, les liens sont très forts. Et en effet, le théâtre est un lieu magnifique pour questionner l'Anthropocène tous ensemble. Et donc, les artistes ont un rôle-clé à prendre, pour ce questionnement-là.

J.-P.F. : Les effets d'emballement, d'accélération, que tu évoques, font aussi de l'Anthropocène un terreau fertile de récits et de situations dramatiques ?

F.F. : Oui, l'Anthropocène est une «chance», au sens où c'est vraiment la «non-fin» de l'Histoire. Ce n'est

pas vrai que l'Histoire est finie. Au contraire, tout est à inventer. On est face à des questions qu'on ne pouvait pas imaginer il y a un ou deux siècles. Cette espèce qui est devenue une des plus invasives qui soient sur Terre, la nôtre, et la plus destructrice des habitats des autres, ces questions-là, ni Molière ni Racine ne les ont mises sur un plateau; leur scène et leur théâtre ne racontent pas cela. Donc, c'est pour cela que c'est une vraie «chance», l'Anthropocène: parce qu'il permet de renouveler toute la dramaturgie. Je dis cela par provocation, car on sait que ça va être catastrophique pour plein de gens, qu'il va y avoir des millions de morts, que ça a déjà commencé...

J.-P.F.: Tu évoquais l'importance du champ de réflexion autour de l'Anthropocène, le nombre de penseurs, de publications que suscitent ces problématiques. Certains artistes, impliqués dans ces questions, se reconnaissent des «compagnons de route». Est-ce que toi, tu noues des compagnonnages, par tes lectures, tes rencontres, tes partenariats?

F.F.: Il y a des auteurs sur lesquels je reviens sans cesse. Jared Diamond en fait partie, mon exemplaire d'*Effondrement*⁹ est annoté de partout; *Manières d'être vivant*, de Baptiste Morizot¹⁰, également. Comme je le disais tout à l'heure, il y a aussi *Comment tout peut s'effondrer*, que j'ai dévoré, et qui fait qu'ensuite j'ai travaillé autrement le projet *Bordeline(s) Investigation #1*. Je peux aussi mentionner Philippe Descola, tout son travail sur la question du décentrement, de la sortie de l'anthropocentrisme et de la séparation entre nature et culture, dont on est le produit. Mais je n'ai pas de «dieu» ou de penseur que je suis de manière exclusive. Quand le chemin est tracé, j'ai toujours envie d'en sortir. Je vais picorer, prendre ce qui m'intéresse. Et aller chercher ailleurs. Par exemple, *Manières d'être vivant* m'a beaucoup nourri et inspiré, mais je ne vais pas directement le mettre en scène. Les rencontres, quant à elles, sont toujours liées à un projet en particulier et à son évolution. Valérie Masson-Delmotte¹¹, par exemple, je l'ai rencontrée plusieurs fois. Elle a participé à plusieurs débats après mes spectacles. Donc, j'entretiens des relations, mais ce ne sont pas des «compagnons de route», parce que je passe d'un sujet à l'autre. Cela ne me correspond pas, sur le long terme. J'aime trop prendre une bifurcation et aller sur un autre terrain, prendre une autre galerie, et rencontrer d'autres personnes.

J.-P.F.: La métaphore, voire la méthode du lapin, est décidément très présente?

F.F.: Oui, mais parce que je pense que c'est la seule manière de procéder. Où est la thématique globale de l'Anthropocène? C'est tellement morcelé. On touche à tout. On pourrait penser qu'il y a une unité dans

l'*Atlas de l'Anthropocène*. Mais en fait, les projets sont très différents les uns des autres. Quel rapport entre le moustique-tigre¹² et les exoplanètes¹³? Chaque projet m'oblige à aller rencontrer des gens qui sont vraiment spécialistes de la question, des sachants. Quand je rencontre Didier Fontenille, qui est l'un des chercheurs les plus importants sur *Aedes albopictus*, le moustique-tigre, c'est passionnant. J'ai passé avec lui une après-midi savoureuse, très riche, et qu'aucun autre, ni Latour, ni Descola, n'aurait pu me donner.

J.-P.F.: Ces grandes références intellectuelles, c'est une sorte d'arrière-plan conceptuel qui te nourrit. Quand tu vas sur le terrain, tu as cependant besoin de rencontrer des experts, des «sachants», comme tu dis?

F.F.: Oui, et puis ces sachants vont peut-être faire faillir Latour, Morizot et Descola. J'aime autant Jared Diamond que ses erreurs. Ce n'est pas vrai que quelqu'un a tout compris. J'aime trouver la petite bête, la tique, qui va mettre en défaut, pas pour embêter, mais parce que c'est jouissif de questionner un savoir, de le mettre en difficulté, de le travailler pour de bonnes raisons. Donc, la tique, à un moment donné, elle arrive et elle impose son monde. Et peut-être que ça vient mettre en défaut une pensée dominante. Moi, les pensées dominantes, j'aime bien les questionner, les triturer.

9- Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (publication originale, en anglais, en 2005), Paris, Gallimard, Folio Essais, 2009.

10- Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, 2020.

11- Paléoclimatologue française, directrice de recherche au CEA (Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives) et coprésidente du groupe n° 1 du Giec depuis 2015.

12- *Les Déterritorialisations du vecteur, cartographie 3* (2012).

13- *WOW! cartographie 5* (2015).

Contacts

Metteur en scène **Frédéric FERRER**

Production - Diffusion - Médiation **Floriane FUMEY**
floriane.fumey@verticaldetour.fr | 07 69 67 93 99

Communication - Presse **Lucie Verpraet**
lucie.verpraet@verticaldetour.fr

Administration **Flore LEPASTOUREL**
flore.lepastourel@verticaldetour.fr



Compagnie Vertical Détour

Adresse postale : 108 avenue de la République - 93170 Bagnole

Adresse du siège social : Centre de Réadaptation de Coubert / D 96 - Route de Liverdy / 77170 COUBERT
06 30 94 58 30 / contact@verticaldetour.fr

www.verticaldetour.fr

SIRET 441 205 275 000 56 - APE 9001Z - Licences L-R-21-9326 et L-R-21-9327

Partenaires

La compagnie Vertical Détour est conventionnée par le Département de la Seine et Marne, la Région et la DRAC Île-de-France – Ministère de la Culture et de la Communication. Elle est en résidence au Centre de Réadaptation de Coubert – établissement de l'UGEAM Île-de-France.

